L'Abeille de la Nouvelle-Orléans.

BUREAUX: rue de Chartres No. 73. NOUVELLE-ORLEANS, LUNDI MATIN, 21 SEPTEMBRE 1891. 65ème Année

Dufour & Bonnet.
Propriétaires-Éditeurs

Entered at the Post Office at New Orleans, La. Second Class Matter.

NOUVELLE-ORLEANS
LUNDI, 21 SEPTEMBRE 1891.

PRIX DE L'ABONNEMENT.

ÉDITION QUOTIDIENNE.

Un an....$12 00
Six mois....6 00
Trois mois....3 00
Un mois....1 00
On s'abonne aussi, à la semaine, avec les porteurs.

ÉDITION HEBDOMADAIRE.

Un an....$3 00
Six mois....1 50
Quatre mois....1 00
Trois mois....75

L'assurance obligatoire en Allemagne.

Le professeur H. Geffcken donne, au *Nineteenth Century* de ce mois, une importante étude sur le fonctionnement de l'assurance obligatoire en Allemagne. L'assurance—dit-il—est, ordinairement, chose volontaire, mais les classes déshéritées sont, en général, peu disposées à profiter des institutions de prévoyance, soit parce qu'elles n'en comprennent pas bien l'utilité, soit parce que la modicité de leur revenu rend difficile tout retranchement. Trois méthodes principales ont été préconisées pour surmonter cette difficulté: l'habitude de l'épargne, graduellement inculquée à l'ouvrier, comme en Angleterre, par les sociétés de secours mutuel; les versements volontaires des patrons, chargés d'administrer la caisse sociale de leurs ouvriers; enfin, l'obligation législative. C'est ce dernier système qui domine, en Allemagne, les lois nouvelles sur l'assurance.

Remarquons, d'abord, que, sous le régime de l'obligation, il est indispensable, pour arriver à un résultat satisfaisant, que l'assurance soit effective, c'est-à-dire que l'ouvrier, par ses versements, s'assure, positivement, contre les dangers dont il s'agit de l'affranchir, et qu'il possède le revenu d'où doivent provenir ces versements.

Les lois allemandes d'assurances *contre la maladie* et *contre les accidents* donnent cette sécurité. L'obligation se justifie donc d'autant mieux, en ces cas, que tout le fardeau pèse sur les patrons, en ce qui touche les accidents; le problème se réduit par suite à la constitution d'une caisse alimentée par ceux qui travaillent pour le bénéfice d'une faible minorité de malades. Mais en est-il de même de l'assurance *contre la vieillesse* et contre *l'infirmité permanente*? Ici, le problème est tout différent et autrement complexe. En principe, il s'agit de constituer une épargne et d'accumuler un capital pour l'usage futur de tous ceux qui ont versé les primes ou au nom desquels ces primes ont été versées—en tant qu'ils ne seront ni décédés ni rayés de la liste pour cause d'accident. Or, ceci sera le cas d'environ 90 0/0 du chiffre total des assurés, c'est-à-dire de dix à onze millions d'individus. On ne saurait se dissimuler qu'un tel projet soulève de graves objections.

La loi allemande assure, à tous les invalides, du travail, et à toutes les personnes âgées de soixante dix ans révolus, le même revenu annuel, sans égard au montant des salaires précédemment touchés—savoir: 120 marcs pour les hommes et 80 marcs pour les femmes, pouvant, graduellement, s'élever, après cinq ans, jusqu'à 250 marcs. Notons, déjà, que les sociétés minières de la Prusse accordent à leurs invalides, d'emblée, plus de 200 marcs, et la société des imprimeurs 364 marcs. Des pensions aussi faibles ne sauraient être considérées comme suffisantes; tout au plus peuvent-elles servir à alléger le fardeau de l'assistance locale. La plupart des indigents de Berlin coûtent de 144 à 180 marcs, par an, et certains en coûtent 360. Cette assurance pourra donc garantir l'ouvrier contre la nécessité d'entrer comme pensionnaire dans un hospice, mais elle ne suffira pas à l'affranchir des secours publics.

Pour arriver à ce résultat incomplet, la loi n'en fait pas moins peser un lourd fardeau sur le contribuable. Elle exige 21 pfennigs, par semaine, de chaque ouvrier, et 14 pfennigs de chaque ouvrière, depuis le premier jour où il touche un salaire jusqu'à sa soixante-dixième année; et cela, à raison de quarante-sept semaines par an, au minimum. D'où tirera-t-il ces versements s'il est sans travail—ce qui doit, fatalement, arriver, plus d'une fois, avant qu'il soit parvenu au seuil de sa soixante-onzième année. La loi ne répond point à cette question; elle se contente de stipuler que, si les versements n'ont pas été effectués quarante-sept fois par an, la pension sera réduite proportionnellement au déficit, de telle sorte, que l'intégralité même de cette misérable pension n'est rien moins que garantie. L'impossibilité d'effectuer le versement des primes hebdomadaires fût-elle parfaitement établie et causée par l'état général du marché de la main-d'œuvre.

La statistique des ouvriers sans travail est, habituellement, peu sûre, mais on ne saurait douter que la proportion des cas de cet ordre ne soit considérable. En 1881, sur 16,000 imprimeurs 1,500 manquaient d'ouvrage. On compte qu'à Berlin, sur 1,000 apprentis décorateurs, 600 sont sans emploi pendant cinq mois. En 1886, près de la moitié des ouvriers boulangers allemands est restée sans travail. D'où viendront, en pareil cas, les versements de primes?

Le tiers du fonds d'assurance, calculé à 55 millions de marcs, doit, il est vrai, être versé par les patrons. Mais, si l'on considère qu'ils portent déjà la charge annuelle de 13 millions de marcs pour l'assurance contre les accidents, et celle de 15 millions de marcs pour leur part d'assurance contre les maladies, on ne peut pas regarder comme certain qu'ils chercheront à compenser tous ces impôts nouveaux par une réduction des salaires?

Enfin, un autre tiers du fonds général doit être payé par le Trésor impérial. Ici, les objections sont plus redoutables encore. D'abord, il est difficile d'admettre que l'Etat ait le droit d'offrir, en cadeau, annuel, à une classe de citoyens, si intéressante qu'elle puisse être, une part de l'impôt payé par les autres classes: d'autre part, le revenu du Trésor impérial est, à peu près exclusivement tiré du produit des douanes et des droits de consommation; et ces charges pèsent, directement sur les classes pauvres, en élevant le prix de leurs aliments. Les droits sur le blé seul, ont dépassé 104 millions de marcs en 1889 90.

Donc, point de sécurité pour l'assuré, en dépit des moyens les plus contestables mis au service de l'assurance obligatoire—tel est le caractère de la loi allemande. La loi française sur les retraites pour les ouvriers, présentement soumise aux Chambres, a, du moins, cet avantage qu'elle laisse à l'ouvrier la liberté d'adhérer ou non à la retenue de 5 ou 10 centimes par jour—fait observer le professeur Geffcken. S'il ne veut pas subir cette retenue, il n'a qu'à le déclarer; s'il l'accepte pour trente ans, à partir de sa vingt-cinquième année, son patron est tenu de verser une prime égale, et l'Etat s'engage, en outre, à apporter, au fonds d'assurance, une contribution égale aux deux tiers de ces versements réunis. En comptant 290 jours de travail dans l'année, l'ouvrier n'aura versé que 14 fr. par an, et il recevra dès sa cinquante-sixième année, une pension de 300 à 600 francs.

Ce système a le grand avantage de n'être pas obligatoire, mais la question reste toujours de savoir s'il est possible d'organiser un système général d'assurance par l'Etat, car la grande difficulté, pour les classes laborieuses, n'est ni la vieillesse ni l'infirmité (l'assistance publique intervient dans ces cas): c'est le manque d'ouvrage—mal auquel l'Etat ne peut rien et sur lequel il ne peut exercer d'influence qu'en des cas exceptionnels ou déterminés.

Au total, le professeur Geffcken estime que l'assurance obligatoire est condamnée à l'insuccès "pour avoir tenté d'enfermer les rapports polymorphes et compliqués de la vie individuelle dans un réseau de paragraphes uniformes."

Etrange réclame.

"C'est seulement à la pharmacie" que se trouve le *Purgatif des femmes du monde*"

Oh diable la *high-life* va-t-il se nicher!

Une coquette mûre, Mme Z., a la monomanie des parfums. Extrait de patchouli, extrait d'opoponax, extrait d'héliotrope blanc......

—Il n'y en a qu'un, disait une bonne amie, qu'elle n'aime pas; c'est l'extrait de naissance.

FEUILLETON.

COLIBRI.

Grand roman inédit.

—PAR—

FRANCISQUE ALLOMBERT.

TROISIEME PARTIE.

JUSTICIER.

(Suite.)

Et les paroles que le mystérieux personnage avait prononcées dans la loge, au Théâtre des Revues-Dramatiques, d'une voix étrange et en les accompagnant d'un singulier regard, les énigmatiques paroles qui laissaient supposer que cet homme était le dépositaire de l'horrible secret du crime de Pierre-Bénite étaient encore dans ses oreilles et il en était troublé et frémissant jusqu'aux moelles.

Quand il avait dit à Solange: "Cet homme c'est votre amant!", il n'avait pas prononcé des paroles inconsidérées, échappées à sa colère; non, il était réellement trompé sur l'expression des regards échangés entre Hernandès et Solange, regards empreints d'une sympathie douce et très affectueuse, et il avait cru que c'était l'amour qui mettait cette flamme dans leurs yeux.

Et la sombre jalousie lui avait mordu le cœur.

Ainsi donc, tandis qu'elle le repoussait avec mépris et qu'elle affectait une austérité froide, Solange aimait.

Sous cette beauté chaude et mûre qui faisait se retourner toutes les têtes, il ne pouvait y avoir l'impassibilité du marbre, et le sang qui coulait dans les veines de ce corps désirable ne pouvait pas être un sang que rien n'échaufferait.

Solange s'était enfuie avec bonheur de cette maison qu'elle détestait pour courir chez son père, où l'autre l'attendait.

Il semblait à M. de Givres qu'il la vit. Il se la représentait le cœur plein de joie et souriant avec la reconnaissance heureuse des désirs assouvis.

Alors, la fureur le soulevait, ses nerfs se crispaient douloureusement, il éprouvait l'inconscient besoin de saisir n'importe quoi dans sa main, et de casser, de briser; ses yeux s'injectaient de sang, son regard, qui paraissait ne rien voir, était comme celui d'un fou, et ses lèvres blêmes balbutiaient des mots inintelligibles.

Il s'était fait envoyer par une Agence de placement tout un personnel nouveau: effarés, ces domestiques inexpérimentés se demandaient à quel maître ils avaient affaire.

La pensée de Solange, une pensée obsédante, ne le quittait pas, et malgré lui, comme un blessé qui, de ses doigts fébriles, rouvrirait sa plaie saignante, il prenait un plaisir étrange à aviver sa blessure.

Il avait fait sommer la comtesse de Givres de rentrer au domicile conjugal, mais elle avait, comme on sait, répondu, avec la protection de son père, par une demande en séparation.

Alors, le comte de Givres avait de son côté constitué un avoué.

C'est dans le cabinet de celui-ci qu'il passait maintenant la plus grande partie de son temps, car là il parlait d'elle.

Il voulait savoir par le détail quels étaient les griefs que Solange invoquait contre lui; il voulait savoir de quels arguments elle se servirait.

Et, alors, avec une âcre volupté, avec une rancune brûlante de passion, il parlait à son tour, il disait des choses insensées et qu'il inventait avec une cynique impudence.

L'avoué, qui connaissait Mme de Givres et qui n'ignorait pas en quelle haute estime elle était tenue, se trouvait visiblement gêné et, parfois, rappelait le comte aux convenances, presque à la pudeur.

M. de Givres était arrivé au bout de sa vie violente. La vieillesse le tenait. Elle ne descendait pas sur lui avec ce respect dont elle couvre les cheveux blancs; elle mettait à nu la laideur de ses vices. Il se raidissait contre l'étreinte de l'âge, mais en vain!

Ses colères étaient séniles; il croyait tendre les bras dans un effort viril encore, mais ses doigts amaigris tremblaient.

Comme pour ceux qui ont vécu sans mesure, et qui, plutôt que de mettre un frein à leurs passions, n'ont reculé devant rien pour les satisfaire, la sénilité allait venir,—la sénilité dont les rages sont enfantines et les désirs impuissants.

Son regard se troublait facilement, ne s'allumait que lorsqu'il parlait de Solange.

Oh! quand il parlait d'elle les mots ne venaient pas assez vite sur ses lèvres convulsées, des plaques de rougeur se détachaient sur son teint blême, il était secoué par tout son corps!

La vie était étrange à l'hôtel du Faubourg Saint-Honoré. Le comte avait l'existence la plus irrégulière qu'on puisse imaginer. Il restait quelquefois la nuit sans rentrer; puis il apparaissait au jour, agité, fébrile, harassé. D'autres fois, il marchait dans sa chambre toute la nuit, et son domestique entendait les coups de talon nerveux dont il frappait le tapis; il avait des cris inarticulés, comme si la colère eut étranglé la voix dans sa gorge.

Est-ce une, du fond du passé, un souvenir serait revenu très lourd, très pesant sur ses épaules affaiblies? Voyait-il, à la lueur des éclairs dont les orages de sa vie avaient été sillonnés, voyait-il surgir le crime dont il allait fallait bientôt rendre compte?

Non, le compte de Givres, enfermé dans son monstrueux égoïsme, n'avait pas plus de remords qu'il n'avait de terreur,—pour le moment.

Sa rage jaillissait de sa passion déçue, cette passion inouïe pour laquelle il avait tout sacrifié, à côté de laquelle rien n'avait pesé dans la balance de ses décisions. L'honneur, la famille, tout avait sombré. Tout ce que son caractère lui disait de respecter, tout ce que son cœur lui disait d'aimer avait été sans influence, et c'est avec sang-froid qu'il avait envisagé les pires résolutions. Il s'était trouvé face à face avec un crime pour posséder Solange: il avait commis le crime.

Il avait tenu dans ses mains crispées des billets de banque; il y en avait, dans ce portefeuille encore chaud du contact de la poitrine d'Aubert assassiné, une liasse énorme.

Il avait cru que par eux, comme par la mystérieuse influence des paroles cabalistiques des contes orientaux, toutes les portes s'ouvriraient, toutes les passions s'allumeraient, et que bientôt il tiendrait la femme qu'il aimait de toutes les forces de ses sens, et que, les yeux fermés, la bouche frémissante, le cœur éperdu, il sentirait entrer en lui, pénétrer dans son âme le bonheur, le bonheur immense!

Et ses lèvres brûlantes s'étaient exaspérées contre des lèvres qui ne voulaient pas s'ouvrir et qui ne voulaient pas répondre! ...

Il avait cru qu'il avait assez de puissance pour faire vibrer d'amour la jeune fille, dont il avait fait sa femme; il avait cru qu'il ne s'agissait que de la prendre, même au prix d'un marché, pour qu'elle fût à lui; il avait cru qu'elle oublierait le sacrifice qu'il l'avait forcée de faire et qu'elle l'aimerait enfin, à la longue, plus tard.

Mais elle s'était réfugiée dans sa pudeur farouche et pendant ces vingt années d'efforts, d'espérance soudaines suivies de désespoirs profonds et de colères furieuses, la destinée n'avait pas voulu qu'il eût la consolation enivrée de voir Solange cesser d'avoir pour lui l'immuable froideur du marbre inanimé et lui dire: "Eh bien! je me rends, tu m'as conquise par ta passion, je suis à toi!"

Et maintenant c'était fini! Elle avait disparu pour toujours! Elle s'était enfuie!

M. de Givres s'enfonçait les ongles dans la peau, il se meurtrissait la chair en pensant qu'avec un effort de plus, il l'aurait tenue, subjuguée, vaincue....

Et qu'importaient ses cris, en effet? Il aurait dû lui bâillonner la bouche, il aurait dû la prendre de force,—car n'était-elle pas à lui?

Trop tard, aujourd'hui!

Il se débattait dans son impuissance enfiévrée.

—Il faut surveiller le moment, disait son valet de chambre, où il n'y aura qu'un saut à faire pour aller chez le médecin et l'envoyer à la douche.... Il devient tout-à-fait fou!

Sa passion, en effet, était arrivée à une exaspération voisine de la démence.

Un matin, plus tôt que de coutume, M. de Givres était allé chez son avoué. Celui-ci était en affaires et le comte dut attendre dans l'étude.

Les clercs, qui connaissaient la vie de M. de Givres, le regardaient et se poussaient du coude en chuchotant.

Enfin, l'avoué parut à la porte de son cabinet et dit d'une voix aimable, avec un sourire:

—Voulez-vous vous donner la peine d'entrer, monsieur le comte?

Quand M. de Givres fut dans le cabinet et que la porte fut fermée, l'avoué lui dit, toujours avec la même amabilité souriante:

—Eh bien! il y a du nouveau?

—Que voulez-vous dire? demanda le comte surpris et avec une émotion soudaine.

—Comment! vous ne savez pas?.... Madame la comtesse m'a fait prévenir qu'elle vous informait personnellement de sa décision et que c'est à vous qu'elle rendrait compte de motifs qui la lui avaient dictée.

—Quelle décision? dit M. de Givres d'une voix impatiente, presque emportée.

—Mme la comtesse de Givres retire sa demande en séparation et se déclare prête à revenir auprès de vous.

Suffoqué, une montée de joie le prenant à la gorge, le comte s'écria:

—Elle revient!.... elle retire sa demande!...

—Vous devez avoir chez vous à cette heure, reprit l'avoué, une lettre qui vous en dit plus long que je ne saurais le faire....

Presque sans saluer, virant sur ses talons dans un élan de jeunesse retrouvée, le comte de Givres disparut.

Il monta dans sa voiture qui attendait à la porte, et se fit ramener chez lui.

Une lettre, en effet, était là, et tout de suite ses yeux reconnurent l'écriture de Solange.

Il fit d'une main tremblante sauter le cachet.

Voici ce que disait la lettre:

"Monsieur,

"Un homme s'est présenté à votre hôtel et a demandé Monsieur le comte de Givres ou Madame la comtesse. En votre absence, vos domestiques m'ont adressé cet homme. Il vient de Pierre-Bénite, et il a fait ce voyage dans l'unique but de vous apporter une nouvelle qui vous causera, j'en suis bien certain, une joie profonde.

"Votre fille, votre malheureuse enfant que je n'ai jamais connue et que vous pensiez morte, votre fille vit!

"Cet homme l'a vue, l'a reconnue.

"C'est un être rude et grossier qui vit isolé dans les bois, mais à l'aspect d'une pareille infortune, une sensibilité attendrie s'est découverte en lui et il a eu pitié de votre enfant, il a voulu la sauver, et c'est pour cela qu'il est venu à Paris.

"Edmée est malade, folle, sans consolation: mon devoir est de rester comtesse de Givres pour être la sœur de cette infortunée.

"Effaçons, croyez-moi, ce qui a pu nous donner de l'amertume. Pardonnons-nous nos offenses. J'oublie; oubliez.

"Votre fille est malheureuse au-delà de toute expression humaine. Le récit de ce qu'elle a dû souffrir pendant ces vingt années de misère et d'abandon fait peur à l'imagination! Je multiplierai mes soins maternels pour cicatriser toutes ses blessures, et c'est avec des caresses qui lui sont inconnues que nous devons panser ses plaies cruelles, celles de son corps, de son âme, de son cerveau!

"Ce n'est qu'au foyer retrouvé que la vie, avec la raison, lui reviendra souriante!

"A votre appel, je rentrerai simplement chez nous.

"SOLANGE DE GIVRES."

Les lignes, les mots avaient un moment dansé devant les yeux du comte qu'une sorte de vapeur grise avait obscurcis.

Il avait lu la lettre jusqu'au bout; puis, laissant tomber son bras dans un geste d'abandon, étourdi par la surprise, un moment distrait de sa passionnelle obsession, il murmura:

—Edmée vivante! Edmée retrouvée!

Mais son cœur n'avait pas bondi en voyant ce nom qui eut dû jaillir en lettres de feu devant ses yeux éblouis!

Rien n'avait tressailli en lui; pas une fibre de son être n'avait remué.

Quelquefois, le feu repose sous la cendre de l'oubli, et le moindre souffle qui passe en ravive la flamme; mais dans ce cœur desséché, rien ne brûlait plus.

D'ailleurs, n'avait-il pas toujours été mauvais père?

Il ne voulut comprendre qu'une chose dans cette lettre: c'est que Solange lui revenait, et sans souci des souffrances d'Edmée dont elle lui parlait, il ne vit que la joie de vivre à côté de la femme adorée, il ne frémit que de l'abominable pensée d'être victorieux enfin, de la tenir, de l'avoir!

Et cette fois, rien,—non, rien ne l'arrêterait!...

"Edmée vivante!" Il n'était pas même effleuré d'une impression de tristesse et de joie en se disant cela, mais, en relisant la lettre de Solange, il murmurait à voix basse: "Elle va venir!" Et il ressentait alors une émotion violente, devant laquelle toutes les autres s'éteignaient.

"Je reviendrai à votre appel," disait Solange.

Oh! oui! il allait la rappeler.

D'une main hâtive, M. de Givres prit une feuille de papier.

Qu'allait-il écrire?

Tout en lui se soulevait pour jeter sur ce papier un cri de passion.

—Viens! Je te veux! Oh! viens!

Mais il la voyait repasser devant lui dédaigneuse et fière, comme chaque fois qu'il lui avait dit les ardeurs de son amour. Il eut assez de force pour réfléchir, pour raisonner, pour se contenir. Il comprit qu'il devait répondre à Solange dans l'esprit où elle avait écrit sa lettre, et, d'une main qui tremblait un peu, il traça ces lignes:

"Solange,

"Je bénis le ciel qui me rend l'épouse que j'espérais et l'enfant que je n'espérais plus.

"Votre grandeur d'âme désille mes yeux, qui voient maintenant des choses qu'ils ne voyaient pas.

"Ma fille retrouvée, c'est ma vie qui recommence avec d'autres devoirs.

"Venez la partager.

"S'il suffit d'avouer ses fautes pour se les faire pardonner, oui, j'ai été coupable et je vous demande pardon.

"Ma fille a besoin d'une mère, elle a besoin d'une affection tendre et des douces tendresses dont votre cœur déborde; venez pour ma fille.

"Je vous attends, Solange, et je mets un baiser sur votre main.

"RAYMOND."

La lettre cachetée, le comte l'avait remise à son domestique pour qu'elle fut portée immédiatement.

C'est de cette lettre que nous avons vu Solange s'entretenir avec son père et Hernandès, le soir où ce dernier, après la mort terrible de la Lorelly, s'était rendu à l'hôtel des Champs-Elysées.

Malgré M. Chédoine, qui ne pouvait parler du comte de Givres qu'avec une violence emportée, Solange était résolue à retourner chez son mari.

Hernandès l'y avait encouragée,—et nous savons pourquoi: il voyait dans ce rapprochement le moyen de se trouver un jour, lui, en face du comte et de se dresser devant lui en justicier.

Le lendemain, en effet, Solange rentrait dans l'hôtel de Givres comme si elle fût revenue d'un voyage.

Au moment où le valet de pied ouvrait la portière de la voiture qui l'avait amenée, le comte apparut.

Très calme, respectueusement, il vint au devant de sa femme.

Il semblait que rien n'eut troublé leur existence, et personne, à les voir ainsi, n'eut supposé que M. de Givres nourrissait en lui sa passion furieuse et que Solange avait besoin de faire appel à toute son énergie, de se dire que le devoir lui commandait d'être là, pour accepter de vivre encore dans cette demeure où elle avait été outragée.

XVII

SOLANGE ET EDMÉE

Que dirait Mme de Someville? que dirait Georges lorsque le comte de Givres viendrait demander sa fille?

Hernandès se posait ces questions avec une certaine inquiétude.

Il se rappelait avec quels accents douloureux et sincères Mme de Someville avait, au moment du duel de Georges, maudit le nom de son frère, qu'André Chédoine avait cru bon de prononcer.

Evidemment, Mme de Someville ne connaissait pas le crime commis par son frère, mais elle était exaspérée par l'égoïsme inouï dont il avait fait preuve.

Il était resté sourd à ses appels; quand elle lui avait télégraphié que sa fille était mourante, il n'avait rien répondu; quand elle lui avait écrit une lettre désolée pour lui dire que son mari était mort, qu'Edmée avait disparu, il n'avait pas quitté Paris pour accourir auprès d'elle: c'est par un télégramme de la plus décevante banalité qu'il avait répondu.

Lorsque la révolte indignée entre dans les cœurs bons et indulgents, elle les soulève avec d'autant plus de violence.

Mme de Someville avait appris aussi d'une façon un peu vague, un peu confuse le secret de la vie ardente, aux passions débridées, que menait à Paris le comte de Givres, son frère.

Elle l'avait jugé et condamné: le mépris s'était ajouté à sa colère; les liens du sang étaient rompus.

Lucienne se rappelait tout le passé. Jamais, même aux heures riantes de l'enfance, Raymonde n'avait eu pour elle une caresse de frère. A cause de lui, Mme de Givres, leur mère, n'avait point aimé sa fille.

De tout cela, pourtant, elle n'avait pas gardé une vive rancune, mais quand le malheur s'était abattu sur elle, quand, après la désolation épouvantée dont la mort brutale de son mari avait été la cause, elle eut encore à pleurer sur Edmée enfuie, et que son frère n'accourut point auprès d'elle pour la réconforter, la soutenir, la consoler, oh! alors, c'en fut trop!

La vanité, l'orgueil, l'égoïsme du comte Raymond lui apparurent dans leur monstrueuse réalité.

Si elle avait encore pour lui dans le fond de son cœur un reste d'affection, il en fut arraché.

Mme de Someville s'était promis de ne jamais revoir son frère, de l'oublier comme sont oubliés les morts qui n'ont pas une tombe,—de ne jamais lui pardonner!

C'est pourquoi le nom de M. de Givres, prononcé par André Chédoine, au moment où elle apprenait que son fils était blessé, l'avait violemment troublée, et c'est pourquoi, sans faire le moindre effort pour la retenir, elle avait laissé jaillir de son cœur ulcéré l'expression violente de sa colère.

Hernandès se rappelait tout cela, mais il savait bien aussi qu'à la demande de M. de Givres venant demander sa fille, Mme de Someville fléchirait.

Avait-elle, d'ailleurs, le droit de retenir l'enfant contre la volonté du père, malgré tous les torts et toutes les fautes de celui-ci?

Pouvait-elle ne pas pardonner lorsque M. de Givres se présenterait pour racheter son indifférence passée?

Oui, Mme de Someville rendrait Edmée, non sans en ressentir une grande douleur, certainement, mais elle la rendrait.

Et Georges?

La pensée de Georges était la cause vive de l'inquiétude d'Hernandès.

Lui, il savait tout; il avait grandi dans une sorte de défiance farouche envers son oncle, et la terrible lettre qu'il avait décachetée, après que sa mère la lui eut remise comme un gage sacré, cette lettre lui avait révélé le secret qui condamnait le comte de Givres à la flétrissure éternelle.

Sa généreuse nature allait certainement protester avec une indomptable énergie!

Hernandès pensait à toutes ces choses, mais malgré tout, il était confiant.

Pas une seule minute, certes, il n'avait été la dupe de la comédie que jouait le comte de Givres, mais il se disait en lui-même que c'était là sa dernière infamie et que le criminel endurci était enfin arrivé à son dernier mensonge.

—Maintenant, je dois prévenir Georges, se dit Hernandès.

Et sa pensée, au même temps, se porta sur Colibri,—sur sa fille aimée!

Depuis l'horrible guet-apens auquel l'avait arraché Hernandès, la jeune fille, sûre de l'amour de Georges, et près de sa mère enfin retrouvée, se sentait pleinement heureuse.

Mais si le souvenir de l'horrible scène lui revenait, un nuage passait sur son front et un frisson d'effroi dans ses yeux: elle en tremblait toujours.

Elle se rappelait avec quelle crainte fiévreuse elle était montée dans cette voiture qui l'emportait pour la jeter dans la honte; elle était arrivée toute frémissante devant la maison isolée, et l'infâme vieille femme qui l'avait attirée là, sous prétexte de lui donner la preuve de la trahison de Georges, lui avait ouvert la porte.

Alors, elle avait été enlevée dans des bras violents; elle avait senti un souffle haletant passer sur son visage, et une voix, qui lui était inconnue, avait murmuré des mots qu'elle n'avait pas compris.

Elle était frappée par la terreur comme elle eût été frappée par la foudre.

Tout l'abandonnait et, comme si elle avait été précipitée dans un abîme, elle avait fermé les yeux pour ne plus voir....

La malheureuse enfant s'était évanouie.

Elle n'était revenue à elle que lorsqu'Hernandès l'avait pressée dans ses bras.

Elle avait été rappelée à la vie autant par sa voix profondément émue par la puissance vivifiante du liquide mystérieux, que son sauveur lui avait fait déjà respirer, le jour où, elle avait perdu connaissance à la nouvelle du duel et de la blessure de Georges.

Hernandès!.... elle se sentait à ce nom remuée par un sentiment étrange; un irrésistible élan de toute sa nature la portait vers lui.

Ce n'était pas le hasard qui avait ainsi conduit cet homme et qui l'avait fait surgir tout à coup pour son salut, à l'heure périlleuse de sa vie.

Une voix étrange parlait pour lui dans son cœur et lui disait des choses par lesquelles elle était confusément troublée.

Sa naissance était encore un mystère pour elle, mais elle avait deviné bien des choses; dans sa chambre solitaire, quand les rêves douloureux descendaient sur elle avec leurs ailes noires, lorsqu'elle se demandait avec angoisse où l'infortune avait conduit sa pauvre mère démente, elle essayait de sonder le passé et d'entrevoir un peu de vérité dans cette nuit trouble, où personne ne venait pour elle jeter la lumière.

Elle se rappelait des mots incohérents qui étaient tombés des lèvres de sa mère, des vagues paroles qu'elle avait prononcées comme si elle eût parlé toute éveillée dans un songe.

Quelquefois, quand la famille Berlanger s'arrêtait dans un village, pendant que tous se donnaient aux préparatifs de la représentation, Colibri, toute enfant, emmenait la pauvre folle.

C'était pendant les soirées d'été, qui sont longues et tièdes. A l'entrée du bois tout bruissant du feuillage qu'un vent léger faisait frémir, elle la conduisait. La folle avait l'amour des bois profonds, des sentiers couverts et des mystérieuses retraites qui s'abritent à l'ombre des grands arbres.

Quand l'enfant l'avait menée dans un de ces endroits et qu'elle l'avait fait asseoir pour lui apporter dans son tablier des brassées de fleurs qu'elle allait cueillir partout de ses mains mignonnes, Edmée s'immobilisait dans une pose d'extase.

On eût dit qu'elle écoutait des voix inconnues de tous les autres et qui ne parlaient que pour elle.

Malgré son enfance, Colibri comprenait que cette rêverie ardente était salutaire et pouvait être bienfaisante, que sa mère pouvait en sortir guérie du mal fatal qui l'accablait et qu'elle deviendrait alors souriante, attendrie, caressante et douce, comme les jeunes mères des petites filles que Colibri rencontrait dans des villes où s'arrêtaient les deux maisons croulantes de la famille Berlanger.

Une fois,—et l'inoubliable souvenir en était à tout jamais gravé dans la mémoire de Colibri,—la mère et l'enfant étaient assises au pied d'un grand arbre, entouré d'un lit de mousse, et tout près, un petit ruisseau chantait.

C'était pendant l'automne, avant la nuit; l'horizon avait des teintes rouges, et un vent très léger et un peu chaud, caressant comme un souffle, passait sur les choses.

Dans la tombée mélancolique du soir, la mère et l'enfant restaient silencieuses, quand, à quelques pas d'elles, un coup de feu retentit derrière un taillis....

C'était un chasseur qui venait de tirer devant l'arrêt de son chien....

A ce coup qui retentit violent et sec, Edmée se dressa d'un bond, les bras étendus, les yeux dilatés, les lèvres frémissantes, comme si quelque chose, sous ce coup de feu, venait de se briser en elle, comme si une apparition venait de passer tout d'un coup devant ses yeux, dont le regard se perdait dans l'horizon....

Epouvantée par cette transfiguration soudaine, Colibri essayait de l'appeler d'une voix timide, d'une voix tremblante.

La folle resta ainsi un instant; puis, cette exaltation inattendue tomba.

Cela n'avait eu que la durée d'un éclair, mais Colibri n'avait jamais oublié cette scène....

Et, plus tard, quand elle y songeait, quand l'inquiétude du passé obsédait ses rêves, elle entendait encore le coup de feu et voyait se dresser sa mère inconsciente et tragique. Il y avait eu, à coup sûr, un drame dont, soudain, le souvenir avait été réveillé dans la mémoire de la folle. Le coup de feu avait trouvé un écho dans ce cerveau vacillant.

Mais quel était ce drame?

Hélas! il resterait, sans doute, toujours enveloppé de mystère.

Et, alors, Colibri se disait: "N'est-ce point dans la scène tragique que le coup de feu lui a rappelé que ma mère a perdu sa raison?"

Sa mère! elle l'aimait de toute son âme, plus qu'elle n'aimait les Berlanger,—et elle les aimait bien, cependant;—elle l'aimait d'un amour ardent, aussi fort que celui qu'elle avait pour Georges, son fiancé....

Et, maintenant, une autre affection était née en elle; parmi les êtres chers au milieu desquels elle aurait voulu toujours vivre, elle plaçait Hernandès.

Pourquoi donc—s'était-elle demandé—pourquoi Hernandès se trouvait-il là, toujours, intervenant comme s'il était la Providence?....

Il avait sauvé Georges; il l'avait sauvée, elle aussi!

Et, devant Edmée, il avait eu une si grande émotion, qu'elle l'avait vu trembler comme un enfant.

Pourquoi?

Il ne les connaissait pas, il était un étranger pour eux, et cependant il paraissait leur porter une sympathie profonde.

Pourquoi?

Cette question revenait sans cesse dans son esprit; c'était sa préoccupation.

Et Malgré le violent effroi qu'elle avait éprouvé, là bas, à Fontenay, elle se rappelait bien qu'Hernandès était profondément ému, en la serrant dans ses bras, quand elle était revenue à elle, dans le vestibule sombre de la maison maudite!

Le nom d'Hernandès revenait souvent dans les entretiens que Colibri avait avec Georges, et la reconnaissance débordante de leurs cœurs se mêlait, comme se mêlait aussi leur amour.

Les belles heures de l'idylle enchantée, des aveux murmurés dans les sentiers du Bois de Vincennes étaient revenues!

Et, dans l'abandon de Colibri, il y avait comme autrefois tant de candeur naïve et de grâce chaste que Georges ne se souvenait plus de l'inquiétude douloureuse qui l'avait assailli et dont il n'avait confié le secret qu'à Hernandès.

D'abord, la jeune fille, confuse, avait voulu, comme lorsqu'il l'avait reçue toute tressaillante encore au sortir de la voiture, implorer son pardon; elle avait souvent regardé son fiancé avec des yeux où se lisait le repentir de l'avoir soupçonné, le remords de ce qu'elle considérait comme une faute, comme une trahison, comme une lâcheté.

N'avait-elle pas accueilli la perfidie dès qu'elle s'était présentée, tombant des lèvres d'une vieille femme qu'elle voyait pour la première fois? Pourquoi n'avait-elle pas eu assez d'indignation en elle pour faire tomber tout de suite son masque horrible? Elle aurait dû chasser cette femme, courir à Georges et tout lui dire. Mais non! elle avait douté!....

Aussi, comme elle était prête à racheter cette défaillance de son cœur!

Souvent, quand elle laissait tomber sur l'épaule de Georges sa tête d'ange, une larme perlait au bord de ses cils.

Ce chagrin, cette douleur, ce regret brûlant transportaient le jeune homme, et il les recevait comme un aveu d'un inaltérable amour.

Alors, il enlaçait Colibri de ses bras, dans une étreinte douce, et comme, encore sous l'impression d'une sorte de honte, elle voulait se dérober, Georges, avec de lentes caresses, lui prenait la tête dans ses mains, et il la tenait ainsi, un moment renversée, cette tête adorable.

Dans ses yeux, il mettait ses yeux; il lisait dans elle comme elle lisait dans lui; c'était l'échange perpétuellement renouvelé et toujours ardemment sincère de leurs âmes éprises.

—Ne parlons plus jamais de cette chose horrible! disait George. N'y pensons plus!

Tout le temps que le jeune homme pouvait passer à la maison, il le passait avec Colibri, et tous les deux avaient pris l'habitude de mêler Edmée à leurs causeries, à leurs projets, à leur confiance en l'avenir.

Elle était entre eux deux, non pas comme une défense contre toutes les tentations et toutes les défaillances,—car les deux jeunes gens s'aimaient d'un amour pur, ils étaient fiancés, leurs cœurs n'en faisaient qu'un, ils attendaient avec inquiétude l'heure de l'union qui les ferait unis,—mais ils se sentaient comme garantis, comme protégés par cette femme qui, malgré l'inconscience de ses paroles, était pour eux une mère.

Et, véritablement, en leur présence, Edmée semblait revenir à une sensibilité humaine, à la reconnaissance de ceux qui l'entouraient; leur bonheur presque heureux mettait, de la vie, comme un rayon de soleil, dans ses yeux, et chassait de son front les ombres douloureuses.

Elle souriait à Georges, comme elle souriait à Colibri, et on eût dit qu'elle entendait et qu'elle comprenait toutes les choses que son enfant lui disait.

Colibri lui parlait toujours de Georges, et elle était ravie quand les caresses de sa mère allaient à son fiancé, et, pour lui montrer sa joie, elle battait des mains et elle lui donnait des baisers, disant:

—Oh! que tu es bonne, maman!.... Laisse ta main sur la tête de Georges!.... Caresse ses cheveux.... ils sont aussi doux que les miens, n'est-ce pas, petite maman?

Et Edmée écoutait avec une joie d'enfant ces paroles très douces que Colibri lui disait de sa voix chantante et suave, et qui mettaient à ses oreilles comme un bruit harmonieux dont elles étaient caressées.

Lorsqu'Hernandès arriva rue Feuillantine chez Mme de Someville, il fut le témoin d'une de ces scènes attendries, qui lui causa une profonde émotion.

Mme de Someville était sortie.

La servante le laissa entrer, car il était de la maison, maintenant, et la part qu'il avait prise à tant d'événements lui avaient constitué un droit de familiarité.

Il avait ouvert la porte du salon doucement et s'était arrêté, un peu surpris,—surtout heureux,—avec un battement de cœur dont toute sa poitrine était pleine.

Colibri et Georges étaient assis sur des sièges très bas, presque aux pieds d'Edmée.

Une des mains de la folle caressait distraitement la tête de la jeune fille, l'autre se reposait sur la tête de Georges.

Colibri lui disait avec l'attention doucieusement grave d'une petite sœur qui apprend à épeler à son frère plus jeune:

—Dis, maman, dis doucement: "Georges, vous êtes mon fils bien-aimé!"

Avec sa grâce sincère et naïve, sous le regard de sa mère, elle donnait toute son âme à son fiancé.

Et Edmée, souriante, disait avec la même voix dolente qu'elle avait quand elle jetait des paroles sans raison, au bord de la route, dans le vent qui passait:

—"Georges, vous êtes mon fils bien-aimé!"

Et comme émerveillée du bruit de sa voix, elle riait ainsi qu'un enfant et ses dents, qui étaient restées blanches, jolies et serrées, éclataient dans sa figure ridée, que l'air libre des routes et la misère avaient amaigrie et hâlée.

Ah! comme Hernandès eût voulu, lui aussi, s'agenouiller auprès d'elle, mettre sa tête sur ses genoux et laisser jusqu'à ses yeux,—ces yeux qui lui avaient paru éteints quand elle était arrivée et qui maintenant portaient en eux le ravissement— monter son regard éploré dans lequel se lisait l'ardente supplication de son âme!

Il se sentait prêt à tous les sacrifices, il se sentait brûlé de toutes les ferveurs, pourvu que la raison revînt dans cette tête qu'il avait connue si belle, si gracieuse, si pensive, et qu'il aimait aujourd'hui, comme aux jours de sa jeunesse, lorsque, avant tous ses malheurs, l'espérance lui mettait la joie radieuse au cœur.

Oui, oui, il l'aimait autant.

Les malheurs sans nom qu'ils avaient subis, elle et lui, n'avaient rien entamé de cet amour; ils l'avaient, sans une infinie pitié, peut-être attendri, mais il avait la même ardeur et la même noblesse qu'aux jours des premiers serments!

Hernandès était obligé de se contenir.

Il ne pouvait pas croire que sa voix fut pour Edmée une voix inconnue, et il était sûr que s'il lui répétait les mots qu'il lui avait murmurés dans l'oreille, autrefois, quand elle s'échappait du château de Givres, quand elle courait dans la nuit pour se jeter dans ses bras, toute frémissante d'amour, il était sûr que ces mots-là, avec sa voix toujours aussi sincère et aussi chaude, réveilleraient le souvenir endormi, dissiperaient les ténèbres de la folie, et ramèneraient, avec l'amour, la lumière et la raison.

Pourquoi ne se jetterait-il pas entre ces deux enfants candides et ne mêlerait-il pas ses paroles aux leurs pour charmer l'insensée qui se plaisait au son des voix aimantes?

O mon Dieu! quelle joie sans pareille, s'il pouvait se dresser tout d'un coup, tenir Edmée dans ses bras avec l'amour retrouvé, la raison rendue, le bonheur à tout jamais conquis!....

Il avait ouvert la porte si doucement que Georges et Colibri n'avaient rien entendu.

Il restait immobile sur le seuil, écoutant avec une émotion enivrée les douces paroles de Colibri, de sa fille.

Ce fut Georges qui le vit le premier.

Il se dressa d'un bond pour courir à lui, les mains tendues.

—Mon ami! s'écria-t-il.

—Maman, dit Colibri, c'est M. Hernandès.

Et, malgré elle, poussée par une curiosité invincible et mystérieuse, son regard anxieux allait de sa mère à Hernandès, comme si elle cherchait à comprendre le trouble de ce dernier.

On eût dit qu'elle devinait en cet homme un suprême effort pour vaincre à tout prix l'indifférence qui mettait sur le visage d'Edmée un masque impassible, briser ce masque et pénétrer en elle!

Mme de Someville rentra quelques minutes après l'arrivée d'Hernandès.

Son visage avait repris son expression calme de tranquillité sereine.

Elle avait retrouvé dans les yeux de son Georges l'éclat radieux des jours heureux.

Edmée vivait inconsciente, il est vrai, mais sans aucune souffrance.

Et puis, Mme de Someville, à côté de son fils aimé, de sa pauvre Edmée retrouvée, avait Colibri, qui, malgré ses défiances, l'avait si rapidement séduite.

Oh! comme elle en voulait, de ses défiances anciennes!

Colibri, qu'elle repoussait,—Colibri qu'elle appelait dédaigneusement "la comédienne" et qu'elle croyait être appelée à faire le malheur de Georges,—était la fille d'Edmée!

Mme de Someville, comme pour réparer ses torts, avait maintenant l'impatience de ce mariage qui ferait de la jeune fille la femme de son fils.

Les Berlanger, eux, n'étaient pas si pressés.

Il leur semblait que par la porte ouverte de la chambre de Colibri le bonheur allait s'en aller.

Cependant il fallait bien dire "Oui", et l'on avait décidé de fixer à bientôt le mariage des deux enfants.

En entrant dans le salon, Mme de Someville sourit très gracieusement à Hernandès, qui serrait la main de Georges et embrassait le front de Colibri.

—J'ai à vous entretenir, madame, dit Hernandès, de choses très sérieuses.

Colibri comprit qu'elle devait se retirer.

—Viens, maman, dit-elle, en prenant la main d'Edmée.

Georges, allait la suivre, croyant également qu'il devait laisser Hernandès seul avec sa mère, mais Hernandès lui dit:

—Restez, Georges; vous devez entendre ce que je vais dire.

Georges le regarda et il vit que son ami avait, au dessus de ses yeux, ce pli soucieux qui était chez lui un signe de vive inquiétude.

—Est-ce qu'une nouvelle infortune le menace? pensa le jeune homme.

Quand ils furent seuls, Hernandès apprit tout de suite à Mme de Someville et à son fils ce qui se passait.

—M. le comte de Givres, dit-il, a l'intention de faire rentrer Edmée dans sa maison et de se donner à ses devoirs, qu'il a trop longtemps oubliés.

Mme de Someville pâlit en entendant ces mots, qui firent passer devant elle une subite évocation du passé.

—Lui! dit-elle d'une voix étouffée.

Georges regardait Hernandès d'une étrange façon.

Il était stupéfait de l'entendre prononcer ces mots avec calme, d'un ton naturel.

Véritablement, il croyait rêver.

Hernandès se tut pour laisser disparaître ce premier saisissement de l'émotion; puis, il reprit:

—Vous savez, madame, par quels liens d'étroite amitié je suis uni à la famille de mon ami André Chédoine. Vous vous rappelez aussi dans quelle circonstance André vous a parlé, ici même, de sa sœur, la comtesse de Givres. Il vous en a dit quelques mots qui ont jailli involontairement de sa bouche; mais il n'a pas pu vous parler d'elle comme elle mérite qu'on en parle.

Mme de Someville ne protestait pas, confiante dans le jugement d'Hernandès.

Celui-ci reprit:

—Mme la comtesse de Givres est une des plus nobles créatures qu'il soit possible de rencontrer. Son mariage a été une immolation. Ne croyez pas qu'elle soit allée avec joie au prestige du nom et qu'elle ait eu de l'orgueil à mettre sur sa tête, comme un diadème, la couronne comtale! Cette couronne a été pour elle douloureuse et humiliante comme une couronne d'épines. Elle avait, en se mariant, fait un sacrifice qu'elle a porté le poids avec la plus fière dignité, sans qu'un seul mot de plainte soit jamais tombé de sa bouche.

Hernandès parlait avec émotion; il continua:

—La comtesse de Givres a appris que la fille de son mari, cette nièce qui aurait dû être la consolation de sa vie, avait été retrouvée vivante et malheureuse. Elle veut lui rendre au foyer la place qui est la sienne.... Vous ne pouvez pas l'empêcher d'accomplir son devoir: vous ne pouvez pas empêcher le père de venir chercher sa fille.

—Et c'est vous qui parlez ainsi! s'écria Georges en se levant d'un bond, la figure enflammée.

—Oui, mon ami, dit Hernandès d'une voix redevenue calme; c'est moi qui parle ainsi.... écoutez moi!

Mais Georges paraissait emporté par une farouche exaltation.

—Quoi! continua-t-il avec une indignation croissante, quoi! c'est vous qui venez nous conseiller de rendre cette infortunée à son père qui a été son bourreau!

—Voulez-vous m'écouter, Georges? dit Hernandès avec la même tranquillité, nuancée d'un peu de tristesse.

—Mais vous savez bien, vous savez comme moi, que le comte de Givres est un....

Avant que le jeune homme n'ait eu le temps de prononcer le mot terrible, Hernandès s'était soulevé et il regarda Georges avec une telle expression dans le regard, que le jeune homme s'arrêta interdit.

Il passa la main sur son front comme s'il sortait d'un cauchemar pour revenir à la réalité.

—Pardon! dit-il d'une voix adoucie et presque tremblante, pardon!.... Cette nouvelle étrange que vous nous apportez est tombée sur mon cœur comme un pressentiment de malheur et je n'ai pu me contenir.... Et j'ai oublié tout ce que je vous devais, j'ai oublié que tout ce que vous faisiez était bien....

—Merci, répondit simplement Hernandès.

—Mais, ajouta Georges d'une voix si émue qu'Hernandès s'en sentit pénétré jusqu'au cœur, Colibri suivra-t-elle sa mère dans la maison de M. de Givres?

—Non, Colibri vous restera....

—Ce que nous devons tenter, continua Hernandès, ce que le devoir nous impose, c'est une suprême épreuve. Mlle Edmée de Givres rentrera chez son père, où elle trouvera une sœur en laquelle j'ai la confiance la plus absolue. Ils iront à Pierre-Bénite et s'installeront dans ce château, qui ne s'est jamais rouvert depuis vingt ans.... Edmée s'y retrouvera comme au temps de sa jeunesse; elle y rencontrera des souvenirs qui parleront dans son cœur peut-être assez fort pour y réveiller des sentiments endormis.... Toutes les choses redeviendront familières; sa chambre est restée la même; la maison n'a pas changé; de sa fenêtre, c'est la même vue qui se déroulera devant ses yeux, c'est le même air qu'elle respirera.... Tout se lèvera donc devant elle pour frapper violemment son esprit; ces souvenirs si vivants du passé ressusciteront sa mémoire, et, en se réveillant le matin dans son lit de jeune fille, peut-être sourira-t-elle à la raison retrouvée, s'imaginant qu'elle sort d'un long sommeil, plein de songes oubliés!

—Peut-être! murmura Mme de Someville.

La pauvre femme, très émue tout d'abord par le nom de son frère et par la colère indignée de son fils dont elle ne pouvait pas connaître la vraie cause, respira plus librement.

Les paroles d'Hernandès faisaient entrer la conviction dans son esprit et l'espérance dans son cœur.

Oui, oui, il avait raison: c'était dans ce milieu seulement qu'Edmée trouverait des souvenirs assez forts pour chasser la nuit dans laquelle elle vivait, c'est dans ce parc où elle avait couru enfant, dans cette chambre où elle avait rêvé jeune fille, autour de ce château où les choses allaient sembler s'animer pour la reconnaître, qu'elle trouverait le jour et la raison.

Hernandès exerçait maintenant une réelle influence sur Mme de Someville, elle avait en lui une foi absolue, et elle semblait sûre maintenant qu'Edmée lui serait rendue heureuse et guérie.

Elle se chargea de préparer Colibri à cette séparation.

La jeune fille, elle en était sûre, comprendrait et partagerait son espoir et sa confiance.

Quant à Edmée, il n'y avait aucune inquiétude à avoir à son sujet: elle se laisserait mener avec cette indifférence qui ne l'abandonnait pas et qui était douloureuse à voir.

—Je pose une condition, dit résolument Georges: c'est que le comte de Givres n'entrera pas ici!

Mme de Someville regarda son fils et Hernandès avec un air alarmé.

—Il n'entrera pas ici, se hâta de répondre Hernandès; Mme la comtesse de Givres viendra seule chercher Edmée.

Le lendemain, en effet, Solange arriva rue des Feuillantines.

Elle était très émue, et cette émotion accentuait encore l'impression de bonté tendre qui se dégageait d'elle.

Mme de Someville, à cause de ce que lui avait dit André Chédoine à cause surtout de ce que lui avait dit Hernandès, la reçut avec beaucoup d'empressement et avec une sympathie sincère.

Colibri était là, et malgré tout ce que lui murmurait Georges pour la consoler et pour la faire espérer, elle ne pouvait se défendre d'une certaine réserve à l'égard de cette femme qui allait lui prendre sa mère.

Ce fut elle surtout qu'en entrant Solange regarda, et il y avait dans son regard une si entière franchise que la jeune fille s'en voulut de sa défiance et se sentit portée vers elle comme par un élan qui fit battre son cœur.

Dès les premiers mots échangés, Solange n'était plus une étrangère.

Colibri alla chercher Edmée.

Quand la pauvre folle fut devant Solange qu'elle regardait de son regard vide, ainsi qu'elle regardait tout le monde, la comtesse de Givres, la sœur d'André Chédoine, la noble amie d'Hernandès, ne put retenir ses larmes.

Edmée, amaigrie, usée, ravagée par la misère dont elle avait été si longtemps la proie, paraissait, à côté de Solange, une vieille femme qui aurait, par un caprice de la destinée, conservé des yeux candides, des yeux d'enfant.

Solange, portée vers la malheureuse par l'immense compassion qui était en elle, la tint dans ses bras, enveloppée et serrée contre elle, et, d'une voix qu'une douleur sincère altérait, elle lui dit:

—Ma pauvre enfant!

Et c'était un étrange spectacle que celui de cette femme encore jeune, très belle, avec des élégances natives, prenant dans ses bras cette martyrisée dont les cheveux avaient blanchi et la protégeant comme une mère protège sa fille.

Surprise, Edmée manifestait une sorte de curiosité éveillée.

Mme de Someville et Colibri pleuraient; très ému, Georges se raidissait contre une vive émotion qui faisait palpiter son cœur.

Que dire? La conversation eut été difficile et pénible. Les questions posées à Edmée seraient restées sans réponse.

Solange n'avait qu'à la prendre par la main, la conduire dans la voiture qui l'attendait en bas et l'emmener.

C'est ce qu'elle fit.

Mais, au moment où elle allait sortir, Colibri, qui faisait un effort très violent pour rester maîtresse d'elle-même, éclata en sanglots.

—Ma mère! s'écria-t-elle.

Alors, Solange courut à elle et l'embrassa avec une effusion attendrie, lui disant:

—Ne pleurez pas, ma jeune amie, ne vous désolez pas!.... Je vous aime de toutes les forces de mon cœur, je vous aime comme ma fille, et votre bonheur m'est plus cher que le mien.... Votre mère sera sous ma protection.

Edmée se laissait entraîner docilement.

Elle se laissait conduire, pour sortir de cette maison, comme elle s'était laissée conduire pour y entrer.

Elle était impuissante à comprendre la peine, comme elle était impuissante à comprendre la joie.

Solange l'aida à entrer dans la voiture.

Georges était descendu pour les accompagner.

Mme de Someville était à la fenêtre et les regardait.

Colibri, elle, s'était réfugiée dans sa chambre. Elle voulait résister à un pressentiment qui, tout d'un coup, venait de la saisir. Mme de Someville lui avait bien donné toutes les bonnes raisons qui expliquaient le départ d'Edmée: évidemment, ce voyage au pays natal, ce séjour dans la demeure où elle avait si longtemps vécu, avec toute la jeunesse, tout le passé reconstitués, pouvaient être le salut, et la jeune fille tout d'abord n'en avait pas douté; mais, au dernier moment, à la minute du départ elle avait senti trembler et frémir son âme, comme frémissent et tremblent les feuilles des arbres à l'approche de l'orage qui vient du lointain.

Il lui avait fallu toute sa volonté pour ne pas crier tout d'un coup d'une voix désespérée: "Ne me quitte pas, maman!" et pour ne pas aller prendre Edmée dans ses bras et pour la garder à ce foyer intime où son infortune était, au moins, protégée par sa tendre affection, que Georges partageait.

Mme Berlanger, qui voyait bien à l'expression effrayée de ses yeux et au tressaillement de sa poitrine, sous les bonds tumultueux de son cœur qui bondissait, combien l'émotion de Colibri était violente, s'efforçait de la calmer, de ramener un peu de force en elle, de lui faire comprendre ce que sa frayeur avait d'irraisonnable.

Georges, un peu assombri, lui aussi, revint à ce moment.

La voiture était partie: Edmée de Givres allait revoir son père.

Celui-ci attendait Solange et sa fille.

A la nouvelle qu'Edmée était retrouvée, le comte, nous l'avons dit, était resté impassible, pour ainsi dire: rien, dans son cœur, n'avait vibré, aucun élan ne l'avait porté vers cette fille perdue depuis vingt années et qui, maintenant, reparaissait.

C'est qu'il ne lui pardonnait pas, même après un si long temps, même après toutes les souffrances qu'elle avait subies, d'avoir été la maîtresse de Paul Aubert, d'avoir été laissée séduire par celui qui, pour tous, était un assassin et portait sur sa mémoire une éternelle tache d'infamie.

Une descendante des comtes de Givres amoureuse d'un criminel!

L'orgueil mauvais que le père d'Edmée avait en lui se soulevait en de rageuses révoltes....

Et l'assassin, c'était lui, pourtant!

Si sa fille était folle, c'est qu'elle avait été le témoin de son crime!

Mais le comte ignorait cela, et il en était arrivé à se croire véritablement innocent de l'assassinat dont un autre avait porté le poids!

Quand Solange lui eut raconté dans quelles conditions Edmée avait été retrouvée, qu'elle lui eut dit que Mme de Someville avait recueilli la pauvre folle, il avait eu la pensée de s'écrier:

—Laissons-la chez ma sœur; elle y sera bien soignée.

Mais Solange ne revenait que pour donner ses soins à Edmée; qui sait, si elle ne repartirait point en apprenant que la fille du comte n'était pas reçue au foyer de son père?

M. de Givres devait donc s'incliner: il fallait qu'il accueillît sa fille, qu'il jouât la comédie de l'amour paternel—pour mieux tromper Solange.

Il était, d'ailleurs, dans un état d'esprit dont il n'aurait pu lui-même se rendre un compte exact.

Depuis que Solange était rentrée, elle n'avait fait aucune allusion au passé, elle avait repris ses habitudes dans la maison, comme si jamais elle ne l'eût quittée.

Cette tranquillité grave en imposait au comte.

En silence, dans ses appartements à lui, il se mordait les lèvres, torturé par son désir, mais le dominant.

Solange ne lui parlait que d'Edmée.

Elle pensait aux conseils que lui avait donnés Hernandès chez son père, avant qu'elle ne quittât sa maison pour revenir chez son mari.

—Dans l'intérêt d'Edmée de Givres, avait dit Hernandès, pour sa raison et pour sa santé, il faut la ramener à Pierre-Bénite, l'installer au château comme autrefois.

Aux premières paroles que Solange avait prononcées à ce sujet, le comte eut un regard alarmé, et sa figure pâlit, comme s'il avait peur.

Il écouta sa femme un instant sans répondre.

Solange expliquait pourquoi il fallait emmener Edmée là-bas.

M. de Givres la regardait.

Il la trouvait plus belle que jamais, et, à l'entendre et à la regarder sa passion lui échauffait le sang, une violente émotion lui serrait la gorge.

Tout à coup, il lui vint à la pensée que le château de Givres serait l'endroit admirablement choisi pour ses projets.

Il se voyait déjà avec Solange dans cette demeure isolée.

Comme elle serait bien à lui!

Elle ne pourrait pas, là-bas, lui échapper, s'enfuir.

A Pierre-Bénite, il serait le maître!

Elle pourrait crier: personne ne l'entendrait.

Si elle ouvrait la fenêtre pour jeter un appel, le vent qui passait emporterait sa voix qui s'éteindrait dans l'immense solitude.

Le comte de Givres pensait à tout cela, et ces pensées l'absorbaient si bien que les paroles de Solange n'étaient plus à son oreille qu'un murmure confus.

Un moment, il dut réprimer un geste de ses mains qui se tendaient vers elle, dans cette vision qu'il avait de l'instant où elle serait à lui, où il la posséderait—coûte que coûte!

Puis, le calme lui revint, et il put dire:

—Oui, vous avez raison, Solange; nous irons à Pierre-Bénite.

Et il ajouta avec un sourire forcé:

—J'aurais dû vous faire connaître plus tôt cette propriété où vous serez la châtelaine.

C'est ce jour là même que Solange alla chercher Edmée chez Mme de Someville.

Dans la cour de l'hôtel de Givres, quand la portière de la voiture fut ouverte, elle prit Edmée dans ses bras pour l'aider à descendre.

Les domestiques regardaient curieusement cette femme d'apparence maladive et à l'air égaré, pour laquelle Mme la comtesse avait de si touchantes prévenances.

Le comte accourut sur le perron.

—Ma fille! dit-il, ma pauvre enfant!

Il prit Edmée dans ses bras et la serra vivement, mais son étreinte était maladroite, sans franchise, et elle effaroucha Edmée, qui poussa un cri.

La folle le regardait avec des yeux que la peur ouvrait tout grands, et le comte, à son tour fut effrayé de ce regard.

Que vit-il passer dans ces yeux où la démence avait mis son trouble?

Son crime? ou bien le remords d'avoir abandonné cette pauvre enfant que le malheur avait brisée?

Solange, qui l'examinait, comprit bien vite que le cœur de cet homme était fermé à toute noble affection.

Pourtant, le comte faisait un effort pour paraître ému, remué; mais son œil resta sec: pas une larme venue du cœur n'y monta.

Solange sentit son affection grandir pour Edmée, sa profonde pitié s'attendrir encore.

Elle conduisit la folle dans la chambre qu'elle lui avait préparée elle-même, lui tenant les mains dans les siennes, lui parlant avec une douceur exquise, lui prodiguant les paroles aimantes.

Edmée lui souriait.

Un moment, elle toucha du doigt le diamant que Solange portait à son oreille et qui y brillait comme une goutte d'eau claire sur une feuille de rose.

Le diamant miroitait, et Edmée en regardait les feux d'un œil ravi.

Solange, comme pour un enfant qu'on distrait, lui mit sur les genoux ses écrins, qu'elle ouvrit pour elle.

Edmée, alors battait ses mains, joyeuse.

—Dites moi que vous m'aimerez bien! lui dit Solange.

Edmée la regarda et murmura, subitement, songeuse:

—Colibri!

—Colibri, dit Solange, reviendra bientôt, et nous serons tous heureux de l'aimer.... Elle viendra nous retrouver à Pierre-Bénite, au château de Givres.

—Au château de Givres! dit Edmée, sans expression, comme si sa voix n'était qu'un écho.

—Nous partirons demain, reprit Solange.

—Demain!

Et les yeux de la folle, émerveillés, se fixèrent de nouveau sur les bijoux qui scintillaient.

Le soir même de ce jour, Solange écrivit un mot à son père pour Hernandès.

"Nous partons demain pour Pierre-Bénite, disait elle, et nous emmenons la malheureuse Edmée, pour laquelle j'éprouve l'affection la plus vive. Je l'aime comme une sœur, comme une blessée, d'un tendre amour. J'espère! Dieu ne peut pas, ne doit pas se montrer jusqu'au bout impitoyable pour cette infortunée."

En même temps, le comte télégraphiait au jardinier du château de Givres pour annoncer son arrivée à Pierre-Bénite.

XVIII

AU CHATEAU DE GIVRES.

Depuis plusieurs jours, l'ardente curiosité des habitants de Pierre-Bénite et de Blancheville était tournée vers le château de Givres.

Le retour d'Edmée, reconnue dans le bois par Gispalon, ce retour étrange, après ce voyage d'une folle dans l'inconnu, avait fait sensation.

Toutes les histoires du passé, que le temps avait endormies dans les mémoires, se réveillèrent; chacun faisait appel à ses souvenirs pour raconter les détails du crime; ce drame épouvantable qui avait pendant si longtemps fixé sur Blancheville et Pierre-Bénite l'attention générale.

Le "château des Revenants," comme l'appelaient les femmes, dont quelques-unes certifiaient avoir vu, à la nuit tombée, une ombre blanche et fugitive errer à la hauteur du toit et pénétrer dans la maison; le "château des Revenants" allait-il voir ses fenêtres se rouvrir et la lumière du jour chasser les ombres sinistres?

Quand Mme de Someville était venue, accompagnée de Gispalon, on ne l'avait pas vue. Elle ne s'était pas montrée. On avait appris son départ en même temps qu'on avait su son arrivée et le but de son voyage.

Elle était venue chercher Edmée.

Cette entreprise de Gispalon, que quelques-uns avaient d'abord raillée, tout le voyage à Paris du braconnier paraissait extraordinaire, invraisemblable,—portait donc des résultats tout de suite.

Mais pourquoi était-ce la sœur du comte, Mme de Someville qui était venue? Pourquoi le comte lui-même n'était-il pas accouru?

C'est que peut-être il n'avait pas voulu pardonner.

Il restait enfermé dans sa colère indignée, comme au jour où il avait appris la fuite honteuse d'Edmée. N'avait-il pas juré à l'époque de ne plus revoir sa fille, même morte? Et n'avait-il pas maudit ce pays où le regard de chacun lui semblait luir d'une curiosité insolente et lui faisait monter le rouge au front?

Il avait refusé certainement d'écouter le braconnier et l'avait éconduit.

Comment ce Gispalon, qui n'avait fréquenté que les bois, avait-il alors pu se retourner de manière à retrouver Mme de Someville?

Toujours est-il qu'il l'avait rencontrée, et cette femme, qu'on avait toujours connue bonne et douce, avait eu pitié et était venue au secours de sa nièce.

Maintenant, elle l'avait emmenée, presque en se cachant.

Et l'on pensait que ce serait probablement tout: le silence se referait sur cette terrible affaire.

Où était Paul Aubert?

Depuis vingt ans, la Saimine avait bien roulé des eaux sous le pont voisin de la maison du père Jean-François, et personne ne l'avait vu; il en coulerait bien encore davantage avant qu'on pût lui mettre la main dessus!

Pour celui-là, c'était fini!

On pouvait donc croire que Mlle Edmée de Givres était partie pour ne plus revenir, protégée par sa tante, et que le château allait rester plus muet et plus fermé que jamais, toujours de plus en plus assombri par la légende, quand la dépêche du comte au jardinier vint jeter l'étonnement.

Les fenêtres du château étaient ouvertes; il semblait revivre.

Et quand la voiture qui amenait le comte Raymond, avec Solange, sa femme, et Edmée, sa fille, arriva, il y avait, devant la grille, une foule de curieux.

Le comte n'avait pu réprimer un geste de colère; ses sourcils s'étaient froncés, et violemment il avait murmuré quelques mots qui trahissaient sa sourde colère contre cette outrageante curiosité.

Solange tenait dans sa main une main d'Edmée, et ses yeux ne quittaient pas le visage de la folle.

Elle cherchait à saisir dans l'expression de sa physionomie un réveil d'intelligence.

Ce pays était celui qu'Edmée avait connu enfant. C'est au milieu de cette nature qu'elle était grandi. Il semblait à la comtesse de Givres que des souvenirs devaient se lever pour elle qui auraient réveillé sa mémoire, frappé son imagination.

Edmée était très docile, très soumise à la parole de Solange; elle subissait le charme de son regard, qui était enveloppant et doux comme une caresse de velours; elle avait l'air de sentir la bonté de ses gestes maternels.

Le comte avait hâte d'être au château; une certaine impatience fiévreuse le remuait, et, de temps en temps, il en était agité comme de la traversée soudaine d'un fluide.

Là, tout près de Solange, sa passion s'exaltait.

Il avait dans cette voiture, contre lui, le contact de son corps, et il ressentait de ce frôlement une telle impression qu'il n'osait pas faire un mouvement de peur de trahir trop tôt l'ardent désir qui brûlait son sang,—ce feu que rien n'avait pu éteindre depuis vingt ans!

Il ne disait rien.

Seule, à voix basse, comme dans une chambre d'enfant qui dort, Solange avait parlé pour demander à Edmée si elle se trouvait bien et rien dans ce paysage ne lui rappelait des choses connues.

La vue des prés, des arbres, le vol des oiseaux dans l'air, la sensation de l'espace libre paraissaient pourtant plus agréables à Edmée que les rues étroites et l'horizon fermé par les maisons, dans les villes.

Cette sensation de plaisir se trahissait par un éclat dont ses yeux brillaient.

Elle avait regardé les gens qui étaient là sur le chemin, immobiles et la figure tendue pour voir.

C'étaient des enfants, la tête en broussaille et surtout des femmes, des femmes qui lavaient la lessive dans les eaux de la Saimine, tout près de là, et qui avaient quitté leurs bancs pour accourir.

Elles se tenaient toutes droites avec leurs durs tabliers mouillés, les mains sur la hanche, les bras nus, des bras de lavandière bleuis par les eaux.

Solange les avait regardées, et sous l'impression de ce regard pur, si rayonnant de franchise et de tendresse, toutes ces travailleuses avaient éprouvé comme une honte de leur curiosité inconvenante.

Elles s'étaient retirées précipitamment, poussant les enfants devant elles.

Le jardinier attendait ses maîtres à la grille, très empressé, sa casquette à la main, encore ému du coup de cette dépêche qui avait jeté un si grand trouble dans sa vie, qui venait détruire sa tranquillité, son existence calme de maître dans cette demeure abandonnée.

Le comte tendit la main à Solange.

Celle ci ne fit que l'effleurer des doigts, et descendit de la voiture.

Puis, elle ouvrit ses bras à Edmée, qui s'y abandonna comme un enfant.

—Tout est prêt? demanda le comte au jardinier d'une voix brève.

—Oui, monsieur le comte....

—C'est bien....

Et le comte monta les marches du perron, suivi de Solange, qui tenait toujours la main d'Edmée.

Une impression de choses vieillies saisissait d'abord dès l'entrée dans le château.

Le jardinier avait allumé des feux et ouvert les fenêtres pour assainir.

—Je vous demande pardon, madame, dit le comte à sa femme avec un sourire contraint; la réception n'est pas brillante, et le premier aspect des lieux n'est pas enchanteur....

Mais Solange l'interrompit, et, montrant Edmée elle lui dit:

—Je ne demande qu'une chose: la réalisation de notre suprême espoir!

Dans la salle à manger, dans le salon, dans le corridor où toutes les choses étaient restées en place depuis vingt ans, Edmée ne dit rien, resta la même.

Le comte les précédait pour montrer la route à Solange.

Ils arrivèrent ainsi devant la chambre d'Edmée, sa chambre de jeune fille, aux tentures bleues, aux rideaux blancs.

De la fenêtre la vue s'étendait au loin, se perdait dans l'horizon par-dessus les bois dont on voyait la cime des arbres se balancer sous le vent.

On apercevait les toits en tuile des maisons de Blancheville.

Les rideaux avaient jauni et la tapisserie, sous l'usure du temps, s'était atténuée, avait passé du bleu tendre, clair et riant, à une nuance presque morte d'un azur fané.

Mais toutes les choses étaient là comme le matin où Edmée s'étaient enfuie, affolée, à travers la campagne pour aller s'évanouir au seuil de la maison de Mme de Someville.

Sur le prie Dieu se détachait le portrait de la mère d'Edmée, dont la figure pensive et douloureuse attristait.

Le petit bureau de la jeune fille, près de la fenêtre, était toujours là, avec quelques livres épars comme s'ils avaient été ouverts et feuilletés la veille.

La porte du cabinet de toilette était entr'ouverte encore, et sur le lit une mantille noire avait été jetée négligemment.

C'est de cette mantille qu'Edmée avait recouvert sa tête charmante et douce pour courir aux rendez-vous que lui donnait Paul Aubert.

En entrant dans la chambre, Solange eut une étreinte au cœur, une émotion dont elle se sentit soudain pâlir; quelque chose de triste passa devant ses yeux.

Et, alors, il lui parut que la figure d'Edmée se contractait, qu'une expression de douleur, avant-coureuse des larmes, passait dans son regard.

Véritablement, il lui semblait que la pauvre folle avait comme une perception des choses, que son cœur battait plus vite.

Etait-ce une illusion? ou bien, en ce milieu dans lequel tout était resté d'elle, de son enfance, de ses pensées, de ses goûts et de ses formes, un miracle allait-il s'accomplir?

Le comte demeurait immobile et muet; il regardait par la fenêtre ouverte, et son regard se perdait dans l'espace.

Vingt ans auparavant, un soir, il était sorti du château, un fusil à la main. Il était allé là-bas, dans ces bois qu'il apercevait, et il s'était embusqué près de la route. Un homme passait: il avait épaulé son fusil, il avait fait feu, et l'homme était tombé....

Quel terrible souvenir!

Mais le comte ne paraissait pas en être hanté, et il restait calme.

Edmée ne prononçait pas une parole; elle ne laissait pas tomber de ses lèvres inconscientes ces mots sans suite qu'elle prononçait toujours.....

On eût dit qu'elle s'était arrêtée comme saisie, comme frappée violemment par quelque chose inattendu.

La raison ne reviendrait donc pas tout d'un coup? Edmée ne lèverait donc pas, tressaillante, de ce long sommeil, comme soudainement éveillée par la lueur fulgurante d'un éclair?

Non, il faudrait certainement raviver les souvenirs un par un.

Elle ne serait pas tout d'un coup inondée de clarté; la lumière ne pénétrerait en elle que comme le soleil entre dans une chambre close, en filtrant à travers les fentes des fenêtres: la raison ne lui reviendrait que comme le sang vivant et chaud ranime un paralytique, en montant lentement le long des membres morts!

Mais Solange avait bien vu que dans l'enveloppement de cette petite chambre intime l'insensibilité impassible de la folle avait fléchi.

—Espoir! murmura-t-elle.

La vie fut au château d'une simplicité bourgeoise.

Le comte, n'ayant pas l'intention de sortir, n'avait ni chevaux, ni voiture.

Quant à Solange, qui voulait entrer de plus en plus dans l'intimité d'Edmée et vivre auprès d'elle comme une garde-malade, elle n'avait voulu ni pour la fille du comte ni pour elle de femme de chambre.

Il n'y avait au château que le jardinier, qui habitait une aile des communs, dans le fond du parc.

Deux femmes de Pierre-Bénite étaient employées pour les travaux du ménage et pour servir à table; elles s'en allaient le soir coucher chez elles pour ne revenir que le lendemain matin.

Cet arrangement était fait pour plaire au comte Raymond, qui ne pensait qu'à Solange, qui ne voyait que Solange, et qui vivait absorbé dans cette pensée de la dominer et de l'avoir à son gré....

N'est-ce point cette pensée, d'ailleurs, qui avait déterminé son voyage à Pierre-Bénite?

Il se répétait qu'elle était bien là sous sa main et qu'il saurait la faire plier sous sa volonté.

Elle ne pourrait pas résister à l'assaut désespéré qu'il lui livrerait, et ses forces seraient surhumaines, car [illegible] dans le feu de son désir.

Appeler? Personne n'entendrait son appel, sinon Edmée, qui resterait insensible et sourde aux cris de détresse comme elle le restait à tout.

Oh! elle serait bien à lui!....

Cet homme ne vivait que pour sa passion. Elle avait dévoré son cœur, elle avait empli son cerveau d'une fumée épaisse où toutes les choses de la raison, de l'esprit, de l'honneur étaient mortes.